



Amérique latine un continent en mouvement

Infos pratiques, petites annonces, tours du monde...

N° 107 mai-juin 2006

L 16320 - 107 - F: 4,70 € - RD



Un autre Mexique

Vivre chez les Tarahumaras



Suzanna et Librado
éclairent nos soirées
sans électricité

Voilà presque deux mois, nous quittons les États-Unis d'Amérique pour ceux du Mexique. Mexique exotique, éclectique, ironique. Drogué de musique, parfois fanatique mais diablement sympathique. Et c'est juste un début.

Nous faisons nos premières classes dans l'état de Chihuahua, *el estado grande*. La spécialité, servie tous les jours en ville comme à la campagne : bottes imitation crocodile rouges, jaunes, bleues, vertes, oranges ou roses, au choix, et chapeaux de cow-boy. Très populaires parmi les *machos* nordistes. Ajoutez à cela les fameuses *Norteñas*, mélange musical détonnant d'accordéon, de basse électrique, de synthétiseur et de voix nasillardes, de préférence très fort et à toute heure du jour et de la nuit, et vous

Comment mieux comprendre un peuple qu'en vivant avec lui, en partageant ses difficultés, en appréhendant son quotidien ?

Quand l'approche superficielle qu'implique l'itinérance voyageuse ne suffit plus, la Rencontre avec l'Autre – chez lui, dans son village, sous son toit ou sous les étoiles – nous apporte nos réponses.



Fascinés par les paysages et les habitants du canyon du cuivre, nous avons adopté le mode de locomotion des Tarahumaras : la marche à pied

obtenez un échantillon de l'ambiance quotidienne des rues du Nord.

Peu friands de grandes cités, nous quittons Chihuahua, ville de prédilection de Pancho Villa, pour Creel. Située à 200 km à l'ouest, au bord des fameuses *Barrancas del Cobre*, la petite bourgade se trouve sur le passage du train non moins fameux *Chihuahua al Pacífico* qui relie la ville du même nom à l'océan Pacifique. 655 km de voie ferrée, 36 ponts, 87 tunnels à une vitesse moyenne de 65 km/h à travers un paysage époustouflant de canyons verdoyants et de plateaux rocheux. Après six heures passées dans ce train, nous voilà au cœur de la Sierra Tarahumara. Altitude : 2 300 mètres ; température proche de zéro degré. Pour les indigènes Raramuri, ou Tarahumara, selon les déformations du langage, la Sierra a toujours été leur lieu de vie. Ils y demeurent depuis si longtemps qu'ils ont leur façon originale de l'appréhender : ils ne marchent pas, ils courent. La Sierra a donné une endurance incroyable à ces

"hommes aux pieds légers", selon la traduction littérale du mot Raramuri. Infatigables, ils courent dix, quinze, vingt, cinquante, cent kilomètres sans aucune difficulté, sur un terrain rocailleux, pentu et aride.

Selon beaucoup de voyageurs et d'ethnologues, les Tarahumaras sont les indigènes du Mexique dont le mode de vie a le moins changé depuis l'arrivée des Espagnols il y a cinq siècles. Est-ce grâce à leur isolement, à leur caractère rebelle, à leur résistance physique et morale ? À nous d'essayer de le découvrir, en observant et en nous sensibilisant au mode de vie des Raramuri que l'on dit être la conscience de la Sierra. Creel, petite ville de 5 000 habitants, reçoit chaque jour son lot de voyageurs venus s'aventurer dans la Sierra. La population, mélange de *mestizos* (métisses) et de Tarahumara, a cette tranquillité et amabilité qui nous met immédiatement à l'aise. Dans les rues et sur la place, des

femmes tarahumara vendent leur artisanat, vêtues de leur habit "traditionnel" : tout en couleurs, leurs jupes et leurs corsages plissés gonflent leurs silhouettes à tel point qu'on ne voit plus qu'elles. Et pourtant, chose paradoxale, plus elles sont remarquables par l'éclat de leur tenue, plus elles sont timides. Seraient-ce donc les couleurs qui effarouchent ?

Éprouvant beaucoup de curiosité pour cette culture aux saveurs intemporelles, nous quittons la ville, encore trop grande pour nous, pour les profondeurs du canyon de Batopilas. Nous prenons la résolution de ne plus faire de stop et de payer désormais afin de nous déplacer, chose qui révolutionne notre mode d'organisation quotidienne. C'est pourtant sans compter les faux départs, les non départs ou même les départs anticipés des bus, comme ce matin-là où nous attendons trois heures au bord de la route un bus qui ne viendra jamais. C'est donc

**Ce sont dans les actes
et non dans les paroles,
que les Raramuri
affirment leur certitude
d'appartenir à leur terre
et d'être ceux qu'ils sont**

avec un *rite* (à prononcer *ra-i-te*, de l'américain *ride*), autrement dit, en stop, que nous parcourons les 140 km qui nous séparent de Batopilas, dont 65 km de piste noueuse et vertigineuse vers le fond du canyon. À l'arrière du pick-up, six autres personnes nous accompagnent. La promiscuité fait parler, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Le voyage, poussiéreux mais enrichissant, se termine à la tombée de la nuit. En cinq heures et plus de deux mille mètres de descente, nous sommes passés du climat hivernal des plateaux à la douceur tropicale de Batopilas. Il est étonnant de voir une ville établie si loin de tout, si profondément ancrée dans le canyon. Mais l'or et l'argent avaient coutume d'y alimenter de riches familles, il y a quelques dizaines d'années de cela. Aujourd'hui, les gisements sont vides, mais un autre type d'or, moins brillant, plus extasiant, fait vivre la communauté et les villages indigènes du canyon ! Très paisible en apparence, la ville est gentiment "gouvernée" par une mafia de la *marijuana*. Comme tout le monde en fait partie, la police comprise, il y a peu de problèmes. Quelques règlements de compte par an, très peu pour la première région fournisseur des États-Unis voisins. En tant que visiteur, il faut rester discret et ne pas poser de questions. La loi du silence est celle qui nous maintient en sécurité. Cela tombe bien : nous ne venons pas pour consommer leur "or", mais pour approcher de plus près la culture tarahumara. Pour ce faire, nous estimons qu'il faut nous éloigner des sentiers battus. Écoutant les conseils de quelques locaux, nous décidons de marcher, sac au dos, jusqu'au village de Munerachi. Fatigués, nous arrivons à la tombée de la nuit et sommes gentiment logés dans une salle de classe. On n'a apparemment pas l'habitude de voir des étrangers, ce qui nous vaut des

regards curieux et amusés. De notre côté, notre gêne grandit lorsqu'il faut pénétrer chez les habitants pour quémander quelques *tortillas* et des haricots. Manger des chips et des gâteaux le temps de notre séjour ne nous enthousiasme pas, et pour des raisons de poids, nous n'avons pas apporté de nourriture avec nous. Les Tarahumara, d'abord méfiants, acceptent de nous vendre de quoi subsister pour une journée. Désireux de connaître un peu les alentours, nous empruntons les sentiers de la vallée. Étrangement, des traces de pneu maculent le sol : nous découvrirons plus tard que les Tarahumara, dans leur ingéniosité, utilisent des morceaux de pneu en guise de semelles de chaussures.

C'est ainsi que nous rencontrons Pedro et son cheval qui vivent à une heure du village, au fond de la vallée. "Nous cherchons un endroit

pour planter notre tente et manger" lui explique-t-on. Nous lui emboîtons le pas. Devant sa maison en brique de terre crue et de tôles, la femme de Pedro entretient un feu où cuisent des haricots dans un pot de céramique noirci par la suie. Le couple qui a quatre enfants, possède à peine assez de cou-

vertures pour tous. Pourtant, la famille passe toutes ses nuits dehors, préférant de loin dormir sous le ciel étoilé que sous un toit de tôle.

Pendant les quelques jours que nous passons avec Pedro et sa famille, nous parlons peu. Sa femme et ses enfants ne comprennent pas l'espagnol et, comme beaucoup, sont réservés, même entre eux. Pourtant, chacun de nos gestes est observé avec une grande curiosité. Le sentiment est réciproque : nous ne nous laissons pas

**À chaque repas
Suzanna
prépare les
tortillas sur un
feu à l'extérieur
de la petite
maison**





Devant l'église de Nararachi les Matachines entrent en scène

Sierra. Dans l'église jésuite blanche et rouge, nous assistons à la fête célébrant la San Guadalupe qui a

lieu le 12 décembre de chaque année. Il y a 474 ans, la Vierge apparaissait à Juan Diego un indigène du Mexique. La chose arrange beaucoup les missionnaires catholiques, surtout dans la Sierra Tarahumara où plusieurs de leurs collègues avaient déjà perdu leur tête. La Vierge de Guadalupe est ainsi devenue la sainte patronne du Mexique. Après la procession qui mène l'icône dans l'église, les *matachines* entrent en scène : hommes et femmes tarahumara, vêtus de longues capes à motifs colorés dansent au son des violons et des maracas. Couronnés de miroirs et de rubans, les danseurs tournent sur eux-mêmes et se croisent en un mouvement perpétuel. Dans leurs gestes se lit la continuité de toute chose, l'inviolabilité de la loi de la nature. Officiellement, les *matachines* sont une prière faite à la Vierge. Mais leur origine remonte au temps où les Tarahumara dansaient

pour remercier la lune et le soleil, avant l'arrivée des Espagnols. À l'époque du solstice d'hiver, quand la terre se repose et que les éléments reprennent leur indépendance, les Raramuris dansaient. Assimilés aux fêtes catholiques, les *matachines* sont aujourd'hui associés à la San Guadalupe et aux festivités de Noël. Mais derrière la figure de

Vivre pour vivre, et non pour travailler, prospérer ou gagner du temps sur une mort certaine

la Vierge, c'est l'Onoruaume, la force créatrice présente en et autour de chaque être qui pousse les hommes à manifester leur reconnaissance. Chose étonnante : bien que convertis au catholicisme depuis presque 500 ans, les Tarahumara ont gardé cette conviction que Dieu n'est pas un, mais tous. C'est peut-être cela qui les a sauvés de l'acculturation : leur croyance en la nature et en ses éléments leur fait porter un regard distant sur nos sociétés "truquées". Au contraire d'autres peuples indigènes qui se sont adaptés au monde moderne, les Raramuris ont soumis le monde extérieur à leurs propres besoins : utiliser des pneus pour fabriquer les *huaraches* (chaussures traditionnelles), un bidon pour élaborer un poêle, une boîte de conserve pour faire des *maracas*. Parallèlement, les femmes écrasent toujours le maïs à la main, les hommes ouvrent la terre à l'araire et tous n'ont qu'un moyen de se déplacer : leurs pieds. Des gestes qui semblent inébranlables dans la lente évolution du mode de vie tarahumara. À les observer travailler dans les champs, à la vitesse des pas du cheval, la simplicité de l'existence apparaît évidente : vivre pour vivre, et non pour travailler, prospérer ou gagner du temps sur une mort certaine. L'idée de "rentabiliser" sa vie n'existe pas.

texte Julie Baudin photos David Ducoin

de regarder Juana mouder à la main le maïs pour en faire des *tortillas*, un processus si long !

Les gestes sont sûrs, comme si toutes les femmes tarahumara les connaissaient instinctivement, sans même devoir les apprendre. Ce sont véritablement dans les actes et non dans les paroles, que les Raramuri affirment leur certitude d'appartenir à leur terre et d'être ceux qu'ils sont. L'expérience est très enrichissante, bien que nous découvriions que la pauvreté est bel et bien présente au sein des communautés autochtones. Nous l'éprouvons avec eux en partageant leur pain quotidien : chaque soir, nous nous couchons la faim au ventre.

De retour à Batopilas, nous faisons la rencontre d'Inocente, un indigène d'une trentaine d'années à l'humeur gaie et au regard pétillant. Il accepte de nous accueillir quelques jours chez lui, dans un village perché sur un flanc du canyon. Ayant la conversation facile, Inocente nous en apprend un peu plus sur sa culture. Pourtant, nous réalisons que les Tarahumara parlent peu de leurs traditions : ils les vivent. Aborder cette culture avec nos valeurs occidentales est difficile : il n'y a pas d'explication à tout. Les choses n'ont pas besoin de mots pour être comprises. Pour nous qui vivons dans un monde où la parole gère les modes de communication et d'information, il semble étrange de tirer du silence une leçon de vie et d'un geste l'essence d'une tradition. Et pourtant, n'est-ce pas en cela qu'il faut chercher la vérité ?

Nous finissons par quitter le canyon.

Nous faisons du stop jusqu'à Norogachic, village perdu entre les roches grises et roses de la



■ Amérique Nord / Sud : à la rencontre des peuples premiers

Le 1^{er} avril 2005, Julie Baudin et David Ducoin ont entrepris un voyage de deux ans qui les mènera de l'Alaska à la Patagonie. Par la route, au rythme de journées de stop, de bus et de marche à pied, ils vont à la rencontre de peuples indigènes des Amériques. Pêche sous la glace avec les Inuit, levée de totem chez les Tlingit, hutte de sudation en terre Déné, Powwow Navajo et Nouvel An Maya sont autant d'événements qui marquent leur voyage.

Les textes de Julie et les images de David rendent compte d'une Amérique indienne en devenir, où culture, traditions et spiritualité tentent de survivre.

Aujourd'hui sur la côte Caraïbe, ils iront ensuite en Amazonie puis parcourront la Cordillère des Andes jusqu'en Terre de Feu. Vous pouvez suivre leur périple en vous rendant sur le site www.tribuducouin.com, à la page Amérique Nord Sud